

ceux qui avaient la bonne habitude de porter toujours leur crayon, et savaient un peu s'en servir.

Les poètes d'occasion faisaient des bouts-rimés, dont le succès était ordinairement en sens inverse de leur mérite littéraire.

On y projetait des parties de plaisir et l'on parlait de celles déjà faites.

Car alors, il n'était pas extraordinaire de réunir vingt-cinq personnes en pique-nique ou autrement, pour un dîner champêtre, où l'on se rendait, soit en voiture, soit en bateau, et même quelquefois à cheval, amazones et cavaliers.

En jouant *aux fagots*, les dames ne craignaient pas de chiffonner leurs robes, parce qu'elles ne coûtaient pas la rançon d'un prince, et, sans jeter leurs chapeaux par-dessus les moulins, elles les ramassaient gaîment quand ils tombaient, parce qu'ils ne venaient pas de chez la première faiseuse.

Il y avait partout une société qui savait s'amuser, se croyant sûre du lendemain.

Le monde où l'on s'ennuie n'était pas encore à la hauteur d'une institution.

Dans mes souvenirs de Nîmes, je trouve des réunions de jour assez originales :

Un peintre distingué, Collin, directeur du musée de la *Maison Carrée*, apportait son chevalet pour continuer son tableau commencé, pendant qu'un poète devenu célèbre, Reboul, lisait ses vers à ses intimes, avant de les livrer au public.